

A Moudon : causerie

Autor(en): **C.T.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **35 (1897)**

Heft 39

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-196467>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Vois et choisis. Tu as devant toi la vie et la mort : la mort, vers laquelle tu courais, et la vie avec ton Emma. Choisis entre le joug du désordre et celui de la vertu. »

» Le chevalier allait répondre, mais déjà Berthe avait disparu. Un mois après, Fernand de G... était l'heureux époux d'Emma. Il avait trouvé dans les mystères de la tour de Gourze le secret d'être heureux. Il vit encore, et bénit le jour où la bonne reine lui a appris à employer l'heure fugitive et à donner un noble but à ses affections.

» Ainsi le vieillard prenait plaisir à retracer à un nouveau venu ce qu'il avait lui-même appris dans le cours d'une longue vie. En même temps nos yeux parcouraient la vaste scène qui se déroulait autour de nous : au nord les forêts de sapins, les vallons s'entrelaçant aux vallons, les troupeaux agitant leurs cloches sur les pâturages, un air vif et frais courant sur la contrée ; au midi, sous le chaud soleil, les prairies se perdant dans la région des vignes, les villages succédant aux villages, Lausanne, les clochers de Notre-Dame, Genève au loin, le lac, sur lequel des barques volaient à l'aide de leurs voiles latines, enfin l'amphithéâtre des monts s'élevant dans l'azur du ciel.

» Nous choisismes, pour descendre des monts, le sentier qui conduit, par la Corbessière et le Closy, vers la rive du lac de Bret. Mon guide ne discontinuait pas de m'initier à la légende des lieux que nous traversons.

» — Dans cette maison solitaire, me dit-il, habitait anciennement un Sarrazin, reste des hordes contre lesquelles on a élevé tant de tours de défense. Egaré dans ces bois, il s'y fit une hutte, y demeura caché, puis devint la souche d'une famille au teint cuivré, que la commune d'Epesses a reçue parmi ses bourgeois, non sans scandaliser les communes environnantes. Les goûts que l'on prête à ces étrangers sont demeurés héréditaires dans la famille qui descend d'eux ; ils sont joueurs de violon ; ils passent aussi pour se connaître en tours de sorcellerie et savent, sans qu'il y paraisse, enlever, tantôt un objet, tantôt un autre ; du moins, chacun ici se plaint d'avoir été, de manière ou d'autre, la dupe de ces malins. (A suivre.)

A Moudon.

(Causeur.)

Notre bonne vieille cité de Moudon est assez calme d'ordinaire ; ses marchés, ses foires surtout, lui donnent de temps à autre, il est vrai, un peu d'animation et de vie ; mais, à part cela, le temps s'écoule ici paisible, monotone, et nous jouissons parfois d'une si douce quiétude que nous sommes à nous demander si nous n'avons point l'air de bons bourgeois en villégiature.

Eh bien ! si vous étiez arrivé ici, il y a tout au plus une quinzaine, vous vous seriez cru débarqué dans une grande ville de garnison. Moudon avait en effet une garnison, puisqu'elle logeait dans ses casernes le 5^{me} bataillon d'infanterie d'élite.

Quel train-train pour une petite ville que d'avoir dans ses murs sept à huit cents troupes !

A cinq heures du matin, alors qu'à demi éveillé, vous vous tournez et vous renfoncez mollement dans les draps pour finir un sommeil interrompu par quelque beau rêve, la fanfare du bataillon parcourt déjà les rues, envoyant à tous les vents, jusqu'à nos oreilles même, les notes stridentes de la diane.

Vous voilà secoué de votre torpeur et essayez un peu de vous rendormir ? Inutile ! car on entend déjà des gens qui circulent, des volets qui s'ouvrent. Les aubergistes empressés sont debout depuis longtemps, servant avec une soli-

litude toute particulière les amateurs du petit verre du matin. On cause, on se démène, puis le jour vient.

Le soir, c'est la retraite. Ah ! celle-là, on l'écoute toujours avec plaisir ! les civils, s'entend. Le soir, quand neuf heures sont près de sonner, la caserne est quasi cernée par une foule, pour la plupart composée de civils, jeunes et vieux, qui reviennent ainsi tous les jours, à la même heure, se repaître d'une audition de la retraite. Cela met parfois la larme à l'œil, à ces vieux surtout, qui ont aussi porté le sac, qui ont pris part à ces terribles campagnes de 47, 57 et autres, dont ils ont un plaisir extrême à se remémorer les faits. — En s'éloignant, on les voit quelquefois se frapper la poitrine, en disant : « On a fait aussi du service dans le temps ! »

Pour beaucoup de soldats, elle se fait entendre de trop bonne heure, cette retraite. Que d'ennuis elle occasionne parfois ! Que de projets n'a-t-elle pas fait abandonner ! que d'illusions sont devenues, par elle, chimères ! Ici, c'est une partie de cartes qu'on a dû interrompre pour ne pas manquer l'appel et se voir condamner à vingt-quatre heures de salle de police ; ailleurs, au rendez-vous du soldat avec sa cousine (le soldat en a toujours une partout), ce sont ces instants déjà si courts, où l'on aime être seuls pour laisser épancher son cœur ; ce sont ces instants si impatientement attendus, tout remplis de baisers, que cette maudite retraite vient durement abrégé !

Et combien d'autres inconvénients ne procure-t-elle pas !

Au repos de midi et le soir, la ville présente une animation toute particulière : les magasins s'emplissent, les cafés, à la grande joie des aubergistes, regorgent de militaires, et, dans les rues, c'est un va-et-vient continu de soldats.

Voici d'abord le pioupiau, simple, mais très propre sous sa tunique bleu-sombre à deux rangées de boutons brillant comme des étincelles. Qu'il pleuve ou qu'il vente, vous le voyez toujours content. La journée a-t-elle été dure, la manœuvre fatigante, vous l'entendez néanmoins chanter avec ses camarades comme dans la Dame-Blanche :

Ah ! quel plaisir d'être soldat !
L'on sert par sa vaillance
Son hameau, son pays et l'Etat.
Et galement (bis) l'on s'élance,
De l'amour (bis) aux combats, etc., etc.

Voici, tout au bout de la rue, le major : Se reconnaît non seulement aux galons, mais à sa démarche fière, imposante. Il se rend au cercle. Ne salue sur son passage que les grosses nuques de l'endroit et rend le salut à ses officiers.

Les capitaines se reconnaissent également à leur allure ; ils ont aussi la démarche fière, toute militaire, s'efforçant, en ceci, à imiter le commandant du bataillon.

Les lieutenants, des jeunes ceux-là, sont plus soucieux de leurs moustaches que des théories sur l'école de peloton. Vous les voyez se promener gravement en ville, la tête haute, non pour obéir au règlement, mais pour mieux découvrir, derrière le rideau de quelque fenêtre, un gracieux visage auquel ils lanceront de provocantes œillades. — Se distinguent en outre à leurs casquettes Saumur et à leurs pantalons bouffants.

La troupe, nourrie en caserne, recevait un ordinaire qui ne laissait rien à désirer. Figurez-vous du potage excellent, bouilli, pommes de terre, choux, le premier jour ; le second, potage, macaronis d'Italie sauce tomates, avec pommes de terre ; le jour suivant, avec le potage, ragoût de veau, salade, etc. Il n'y manquait plus que le dessert, le café, et vous auriez eu tout à fait un menu de table d'hôte.

Il faut reconnaître qu'aujourd'hui la Confédération fait bien les choses ; car il n'y a que quelques années seulement, le bouilli seul composait le menu de midi.

En ce temps-là, aux heures des repas, il n'était pas rare de rencontrer, autour du Château et devant les casernes de la Cité, des soldats qui, le pain dans une main et la fourchette plantée dans une ration de l'autre, mordaient à belles dents dans le morceau. C'est pour cela que nos troupiers avaient été baptisés les *ronge-bouilli* par les gamins de la Cité.

Maintenant, la Confédération, en mère soucieuse de ses enfants, voue toute sa sollicitude à améliorer le *rata*. Aujourd'hui, ragoût, macaronis ; demain beefsteaks, poulets peut-être ; et qui sait si, dans un avenir qui n'est peut-être pas si éloigné qu'on le pense, nous n'aurons pas du gibier ou du poisson. Tout permet, en effet, de le supposer. Voyez, par exemple, l'intérêt tout particulier que la Confédération déploie dans le domaine de la chasse et de la pêche. — Il y a là-dessous un but et un noble but, n'est-il pas vrai ?

Les soirées se passaient agréablement dans le bataillon 5 : les chanteurs, et certes il y en avait, s'étaient réunis, avaient étudiée un certain nombre de morceaux et organisé un concert d'accord avec la fanfare. Ce concert, offert à la population de Moudon, leur a valu une collation de la part de la Municipalité.

Les hommes venant de Payerne s'étaient, de leur côté, réunis en soirée familière précédée d'un banquet où le petit salé du cru faisait les honneurs de la table. Le tout accompagné d'un orchestre d'amateurs recruté dans le bataillon.

Les officiers avaient eu aussi leur idée : Sous prétexte de consacrer à Terpsichore les dernières soirées qu'ils avaient à passer à Moudon, des invitations furent lancées à tous les jolis minois de l'endroit. L'appel fut entendu ; de tous côtés d'élégantes toilettes arrivèrent, et la soirée, commencée de bonne heure, ne finit qu'à la diane le lendemain. C. T.

Porquiert n'ein zu atant de roillie.

— Quin teimps ! Quin teimps ! Sami.

— Oi ! Oi ! mon pourro Abran ! et se cein va dinsé onco on part dè dzo, ne sè pas coumeint cein vao allà perquie !

— Oh ! cè teimps ne pào pas mè dourà, kà, vouaïque trài senannés que ne fà què rollhi ; la plliodze dâi astout ètre tota avau et, à la fin dâi fins, sarè bin la nortze que lo sélao ne montrâi pas sa frimousse ion dè stâo dzo, kà te sâ, Sami, quand l'est bon l'est prâo !

— L'est bin verè, Abran, cein que te mè dit ; mâ po lo momeint, cein ne fà pas noutrès z'afèrès et no faut dzourè quie ; n'ein onco rein dè vuagni, et portant lè lo momeint po la granna ; n'ein onco on moué à veri avoué la tzerri que foudrà poai fèrè ora, vouaïque lè veneindzès et per cè teimps lo resin ne va rein gagni avoué cllia plliodze ; foudrà grulà lè bliiessons, ramassâ lè coquies, tot cè ovradzo restè ein derà, et se vint per hazâ cauquies dzo dè bio, n'areint tot clliau travaux à fèrè ein on iadzo. Tè dio, cè teimps mè miné, et vâi-tou, pourro Abran, crayo que n'ein l'abominachon dè la dévastachon. Faut que n'ausseint fè quœd d'inperdenabblio po que cé que coumandè per lè d'amont no z'einvouyé on teimps dinsé.

— Attiuta ! Sami, se n'ein cè teimps dè plliodze et dè niollès, ne faut pas mettè la fauta su lo compto dâo bon Dieu, kà li ne l'âi est por rein !

— Adon quœi est te que pào cein fèrè ?

— Eh bin ! tè vu derè : l'est la faute à Andrée et l'est à li que faut s'ein eimpreindrè.

— Et quœi est-te que l'est que cé Andrée ?